

Clara Piraud (EA 2326 CrePhAC / Université de Strasbourg)
**« Socrate comme anti-Eichmann. Une représentation
de la conscience morale chez Hannah Arendt »**

La thèse de Hannah Arendt sur Adolf Eichmann, le criminel de guerre nazi, est connue : il n'aurait pas fait le mal par méchanceté, mais aurait agi par simple « absence de pensée », sans réfléchir à ce qu'il faisait. Ce que l'on sait moins, c'est qu'elle lui oppose la figure de Socrate, qui incarne le « dialogue intérieur » de la pensée, dont la pratique permettrait de ne pas faire le mal. Ce « thinking process », conçu à l'image du dialogue entre Socrate et ses concitoyens, consiste en effet à interroger ses préjugés, à « décongeler » ses pensées « gelées », afin de se préparer à émettre un véritable jugement. En outre, la pratique régulière de ce dialogue, créant une certaine familiarité avec soi-même, nous empêcherait de commettre le mal, car on ne pourrait supporter d'échanger intérieurement avec un criminel. Ainsi, le dialogue avec soi-même ne nous permettrait pas de déduire rationnellement ce qui est mal, mais nous le révélerait, à l'instar du daimonion qui empêchait Socrate de faire certains actes.

Gaël Berthier (EA 7373 LIPHA / Université Paris-Est Créteil)
**« L'autonomie dans l'éthique des vertus. Réflexions sur
les conditions de la vie bonne en démocratie »**

L'un des fondements de ce que l'on considère juste dans nos démocraties libérales est de pouvoir coexister et d'accomplir sa vie comme on l'entend alors même que nous avons des conceptions différentes de la vie bonne. L'autonomie est alors une valeur centrale dans notre société. Cependant, nous pouvons remarquer que cet idéal d'émancipation de chacun et chacune est loin d'être accompli. Réaliser cette promesse implique alors une réflexion sur les conditions de réalisation de l'autonomie. Pouvoir choisir sa manière de vivre, prendre de la distance avec ses valeurs pour les réviser ou les réaffirmer, construire des projets selon ses préférences, implique un processus, une éducation et même un trait de caractère à former. Ainsi, pour être réalisée, cette valeur d'autonomie implique un perfectionnement pour chacun des citoyens et citoyennes. Autrement dit, elle peut être analysée sous l'angle des vertus. Dans cette communication, nous proposons ainsi de montrer ce que met en évidence une perspective par les vertus pour penser les conditions de réalisation de l'autonomie des citoyens et citoyennes dans une démocratie libérale.

Lora Mariat (EA 2274 Logiques de l'Agir / Université de Franche-Comté) **« Socrate est-il un homme ? Platon et les normes de la masculinité »**

Appliquées aux questions éthiques, les « études de genre » s'efforcent de mettre en évidence la manière dont les valeurs morales portées par une société s'articulent avec des identités de genre auxquelles elles sont supposées correspondre (ainsi, par exemple, du courage et de l'homme viril). Toujours sous-tendues par des rapports de pouvoir, ces représentations contribuent notamment à édifier un modèle de masculinité hégémonique, excluant ou dénigrant les caractères (féminins ou masculins) qui n'y sont pas conformes. La figure de Socrate telle que la façonne Platon dans ses dialogues est de ce point de vue intéressante : si Socrate s'y révèle à bien des égards déconcertant, troublant — atopos, disaient ses contemporains —, c'est aussi parce que les vertus qu'il incarne et défend brouillent les lignes de la virilité, de l'andria traditionnellement reconnue aux citoyens-guerriers. L'examen de quelques unes de ces vertus (la confiance, la modération et l'écoute) permettra de faire apparaître les enjeux éthiques et politiques d'un questionnement sur la masculinité.

Lucile Piau (EA 4705 ERIAC / Université de Rouen Normandie) **« La pensée aristotélicienne dans le discours contemporain sur l'Animal. Les capacités et l'éthique des vertus »**

La conception aristotélicienne de l'animal est présente à la fois dans sa pensée biologique et dans sa pensée éthico-politique. Aux développements sur les capacités animal — Aristote conçoit l'intelligence pratique, la phronesis — s'oppose la réflexion éthique et politique — où l'animal est considéré comme un être inférieur à l'homme, parce qu'il est dénué de logos, capacité à raisonner. Ce manque empêche l'animal de s'élever à ce qui constitue l'essence de la vie humaine : la recherche du bien-vivre. L'animal aristotélicien est paradoxal, à la fois capable d'une certaine forme d'intelligence pratique face à son environnement et incapable d'en faire usage pour distinguer le bon du mauvais. Nous étudierons deux auteurs qui se sont appuyés sur ces réflexions dans le cadre des recherches sur le bien-être animal. Pour Martha Nussbaum et Corine Pelluchon, ce sont respectivement les développements sur les capacités animales et les réflexions éthiques d'Aristote qui permettent de reconsidérer nos rapports aux animaux.